

XYZ. La revue de la nouvelle

Béatrice

Esther Croft



Numéro 130, été 2017

Album de famille : que sont mes amis devenus...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85631ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Croft, E. (2017). Béatrice. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (130), 17–20.

Béatrice

Esther Croft



C ELLE-LÀ, c'est ma troisième. La dernière fille avant la naissance de mon fils. Ce n'est pas elle que j'attendais. Mon corps avait peut-être su la porter jusqu'au bout, mais il s'était montré incapable de l'accueillir à la sortie. Je veux dire vraiment. Je veux dire de cette pulsion originelle qu'on ne peut commander. La symbiose ne s'invente pas. Elle se crée par elle-même ou elle ne se crée pas. C'est comme ça. On ne peut rien y changer. Comme une loi inscrite au beau milieu du ventre et qu'on ne peut faire surgir de force.

Dès le premier contact, j'osais à peine la regarder. À peine la toucher. Même pas pu l'allaiter, comme les deux autres. Le lait ne montait pas. Pas plus que l'instinct maternel. Les deux figés à la source des entrailles, on aurait dit. Même les gestes les plus simples n'arrivaient pas à se former. Quand l'infirmière me l'apportait, « pour notre petite heure d'intimité », comme elle disait, mes bras ne s'ouvraient pas pour la recevoir. L'enfant restait là sans bouger, sur mon ventre encore gros de ce qu'il n'avait pas fini d'expulser. Ne cherchait même pas mon sein, comme tous les nourrissons. Semblait se contenter du peu de chaleur que mon corps lui transmettait, presque malgré moi. Avait-elle compris, dès les premiers jours, qu'elle ne recevrait rien d'autre que ce qu'on voudrait bien lui concéder ? Résignée, déjà, à ne rien réclamer ?

Nous avons mis des jours à lui trouver un prénom. Pas facile de nommer un enfant qu'on a du mal à reconnaître. C'est son père qui l'a finalement baptisée. Béatrice, comme sa marraine morte prématurément. « Comme ça, toute sa vie, elle aura quelqu'un pour la protéger. » J'avais acquiescé sans conviction. Comme je le faisais pour tout depuis mon accouchement. Mais j'ai toujours détesté ce nom-là.

Béatrice a grandi comme une ombre autour de moi. À toujours me chercher, mais en osant rarement m'approcher tout à fait. À imiter mes gestes, à devancer mes désirs, à tout tenter pour me plaire : faire son lit chaque matin dès son réveil, apprendre à tailler les légumes pour la soupe, repasser les mouchoirs et les taies d'oreiller, rendre étincelants la bouilloire et le grille-pain. Tous ces petits gestes que ses sœurs ne songeaient même pas à accomplir et qui auraient dû me ravir. Jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une tache sur ses vêtements, pas la moindre fausse note sur ses bulletins, aucune demande, non plus, même légitime. Tellement discrète et effacée qu'on en oubliait sa présence, à quelques pas de soi. Pas sage comme une image, Béatrice. Elle était elle-même une image. Une image en noir et blanc,

Moi aussi, d'une certaine façon, j'ai été une mère parfaite pour Béatrice. Je la soignais lorsqu'elle était malade, je lui donnais son bain tous les jours, même si ce corps à corps me demeurait pénible, je surveillais son alimentation, coupais moi-même ses cheveux, lui cousais des robes, l'accompagnais chez le dentiste, tâchais de suivre ses progrès scolaires. Irréprochable, la mère de Béatrice. Aucun manquement visible dans ses comportements. Aucune faille par laquelle l'enfant aurait pu se faufiler pour débusquer la vérité : le cœur n'y était pas. N'y avait jamais été. Pourtant, quand elle me regardait du fond de ses petits yeux noirs et sans joie, je me disais qu'un jour, elle parviendrait à me percer exactement là où je me savais faillible.

Ce jour-là est arrivé. Alors que je donnais le bain à Alexandre dans le lavabo de la cuisine, Béatrice s'est faufilée au bout de la table sans dire un mot. Je n'ai jamais su combien de temps elle est restée là à m'observer. J'étais beaucoup trop occupée à laver mon fils, enfin né, dans ses moindres replis, à tenir son dos bien droit contre ma main, à savonner ses bras, ses jambes, ses pieds, son cou, son nombril, son sexe. Et à recommencer depuis le début, en fredonnant à son oreille une chanson que j'inventais juste pour lui. En posant sur son ventre des petits becs mouillés. En remerciant la vie de sa présence.

Tout à coup, j'ai entendu un bruit derrière moi. Béatrice venait d'échapper sa poupée sur le plancher de céramique. Elle a quitté la cuisine en courant, sans même me regarder. Ce soir-là, elle a refusé que je lui donne son bain. Elle voulait désormais le prendre toute seule, la porte verrouillée. À partir de ce moment, je n'ai jamais pu m'en approcher ni la toucher vraiment. Elle avait su créer autour d'elle une ombre que je ne pouvais franchir. Une ombre étrangement semblable à la mienne.



Aujourd'hui, c'est elle, Béatrice, qui vient le plus souvent me voir au Royaume des Aînés. Au moins trois fois par 19

semaine, elle vient me retrouver après son travail et apporte le repas. Toutes sortes de petits plats raffinés qu'elle a cuisinés elle-même. Parfois même une bouteille de rosé bien frais, mon préféré. Dans un grand sac de toile sur lequel mon nom est imprimé, elle me rapporte aussi mon linge, lavé et repassé, en n'oubliant jamais le sachet de lavande glissé entre mes sous-vêtements. Souvent, au fond du sac, elle me cache une surprise : une nouvelle robe de nuit, un chemisier neuf, un livre dont je lui ai parlé, un disque qu'elle vient de découvrir.

Après le repas, si on en a la permission, Béatrice me donne un bain. Un luxe inouï dans ce genre d'établissement. Elle laisse couler l'eau en abondance, beaucoup plus que la norme permise, en vérifiant scrupuleusement la température, et la parfume de quelques gouttes d'huile de magnolia. C'est elle qui me frotte le dos, les jambes, les bras, le cou. Elle prend tout son temps pour que mon corps retrouve le bien-être tant attendu. Ses gestes sont toujours doux et respectueux. Des gestes de mère irréprochables, parfaitement maîtrisés.

Pourtant, après son départ, je ne peux m'empêcher de me dire que malgré tout le dévouement de Béatrice, son cœur n'y est pas. Son cœur n'y est plus.